

Philippe Jaroussky, ange kamikaze

● Le contre-ténor français, adulé sur la planète entière, délaisse un instant les héros baroques pour se risquer sur les traces de Schubert et de ses mélodies au cœur brisé. Rencontre à Paris.

JEAN-JACQUES ROTH, PARIS
jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Vous trouverez peu de chanteurs disponibles pour une interview à moins de trois heures d'un récital important devant le Tout-Paris. Vous en trouverez encore moins qui associent un caractère aussi souriant à une intelligence aussi aiguisée. Philippe Jaroussky n'est donc pas un spécimen rare dans le seul registre vocal. C'est aussi un homme exceptionnel par la simplicité et le naturel, à des années-lumière de la vanité dont ses triomphes auraient pu le gonfler.

Il nous rejoint dans le bar d'un hôtel face au Théâtre des Champs-Élysées, avant le récital qu'il va y donner et qu'il présentera prochainement à La Chaux-de-Fonds - un concert organisé par le TPR en étroite collaboration avec la Société de Musique - ainsi qu'aux Sommets musicaux de Gstaad. Il y chantera des lieder de Schubert, qu'aucun contre-ténor n'a osé aborder avant lui. Il a le trac, tout de même. «C'est peut-être la chose la plus difficile de toute ma carrière.»

Vidéo virale

Remontons en 2007. Jaroussky n'a pas 30 ans, il vient d'être couronné aux Victoires de la musique et chante devant les TV «Vedro con mio diletto», un air de Vivaldi chargé d'extase amoureuse. Si une voix doit nous accueillir au paradis, on voudrait que ce soit celle-ci: ce timbre céleste, cette fluidité de miel et cette expressivité à fleur de peau.

La vidéo devient aussitôt virale. Elle a été vue plus de 2 millions de fois, un record pour un air d'opéra. Aussitôt, le statut du chanteur change. Jaroussky devient le contre-ténor de référence, une sorte de Cecilia Bartoli masculin - ils se sont d'ailleurs produits ensemble et elle a fait une incursion sur son dernier album, «Passion».

L'automne dernier, pour ses vingt ans de carrière, Philippe Jaroussky est entré au Musée Grévin et dans le Petit Larousse. Il sait que ce soir, pour l'entendre, des amateurs fortunés ont pris l'avion depuis Tokyo et Hawaï. Trop

de lauriers, trop de fans? «Ça a pu me faire peur mais maintenant, je me dis que c'est une chance. Vingt ans que ça dure! J'en parlais avec un collègue qui fait une carrière analogue à la mienne: on s'extasiait d'avoir toujours des engagements, toujours un public!»

Il a travaillé pour cela, bien sûr, et comme un malade. Aidé par la passion et par un caractère de bon élève. Où qu'il aille, Jaroussky n'y peut rien: il est le chouchou. Ça a commencé en famille, puis à l'école. Comme il était nul en sport, il a développé des amitiés tactiques avec les cancre de la classe. Mais aussi une faculté d'autodérision qu'il appelle son «moteur d'intégration sociale». Et qui lui a ensuite facilité l'accès aux rôles excentriques du baroque.

Les échecs ont été de la partie, eux aussi. Il se lance d'abord dans le violon, atteint un très bon niveau mais quelque chose résiste. L'excellence reste hors de portée. La voix? Mais au début, elle n'impressionne guère Nicole Fallien, au Conservatoire, qui est toujours, vingt-deux ans plus tard, son professeur. «C'est joli... mais c'est petit!» dit-elle lorsqu'elle le reçoit dans sa classe.



«Je pense qu'il y a une attraction, à notre époque qui s'ouvre à la non-binarité, pour cette voix entre deux sexes»

Philippe Jaroussky, contre-ténor

Petit mais très joli quand même. À partir de là, Philippe Jaroussky travaille à allonger son souffle, à agrandir son volume. Il s'immerge dans les manuscrits, apprend tout de la musique baroque. Alors, quand la «Vivaldimania» débarque, cette résurrection du compositeur vénitien dans les années 2000, elle le cueille au point de maturité parfait et lui offre ses rôles «signature».

Avec les contre-ténors, pourtant, c'est épi-dermique: soit ils fascinent, soit ils provoquent le rejet. Philippe Jaroussky connaît bien le clivage provoqué par «ces hommes qui chantent comme des femmes», comme il le dit lui-même. Depuis une vingtaine d'années, pourtant, cette voix suraiguë suscite l'engouement. On lui demande pourquoi: «Il y a ce que les gens imaginent des castrats, ce que le film «Farinelli» a bien décrit. On projette ce trouble sur nous, alors que la technique vocale des

castrats était différente, liée à leur mutilation. Ils avaient un thorax très développé et des cordes vocales plus petites, ce qui leur donnait une longueur de souffle exceptionnelle. Cela dit, je pense qu'il y a aussi une attraction, à notre époque qui s'ouvre à la non-binarité, pour cette voix entre deux sexes. Pour l'ambiguïté d'une personnalité sexuée dotée d'une voix prépubère.»

Mais comment vieillit cette voix qui paraît si délicate? «On ne sait pas: la voix de contre-ténor est assez jeune, on manque de recul. L'âge d'or se situe entre 25 et 45 ans. Or, malgré ma «baby face», je vais avoir 42 ans. Je dois travailler encore plus pour rester au meilleur niveau et garder ma souplesse. Pour la suite, on verra. Mais je ne me vois pas dans les rôles baroques après 60 ans!»

C'est pourtant ceux que son public réclame. Ces héros flamboyants, dans la victoire comme dans la douleur, avec leurs vocalises virtuoses et leurs plaintes déchirantes... «J'ai encore beaucoup de projets dans ce domaine. Mais j'ai aussi envie d'amener les gens vers d'autres espaces musicaux et métaphysiques. Je suis musicien avant d'être chanteur. Le chant est un passage dans ma vie. J'ai fondé un ensemble que je dirige, Artaserse, une académie pour démocratiser la musique classique en accueillant des jeunes qui n'y ont pas accès. Après, entre ce que je vous dis aujourd'hui et ce que je ferai plus tard, il peut y avoir un fossé. On sait tous que c'est difficile de quitter...»

Zone d'inconfort

Et puis, il y a les pas de côté. Il y a quelques années, Philippe Jaroussky avait délaissé une première fois sa zone de confort pour chanter des mélodies françaises de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, composées sur des textes de Verlaine. Il a aussi participé à des créations, notamment l'opéra «Only the Sound Remains» de Kaija Saariaho, spécialement composé à son intention.

Cette fois, c'est vers un autre continent musical qu'il a pris la mer: les lieder de Schubert. Ces courtes mélodies accompagnées au piano, où le compositeur a concentré le plus intime de lui-même, la douleur d'un cœur blessé comme l'évocation des souvenirs heureux.

Mais aucun contre-ténor n'a jamais accosté sur ces rivages qui sont réservés aux voix masculines graves, basses ou barytons, même si des ténors et quelques femmes les ont également chantés. «C'est mon côté kamikaze! J'ai une réputation de gendre idéal un peu léché, mais en musique j'ai souvent pris des risques.